

L'IDENTITÉ DE LA FRANCE (GRANDEUR ET MISÈRE D'UNE IDÉE)

Michel Guérin

Actes sud | *La pensée de midi*

2007/2 - N° 21
pages 15 à 24

ISSN 1621-5338

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2007-2-page-15.htm>

Pour citer cet article :

Guérin Michel , « L'identité de la France (Grandeur et misère d'une Idée) » ,
La pensée de midi, 2007/2 N° 21, p. 15-24.

Distribution électronique Cairn.info pour Actes sud.

© Actes sud. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'identité de la France (Grandeur et misère d'une Idée)

*Le long et patient travail de fabrication de l'identité nationale.
Une relecture stimulante des grands historiens français.*

Comme l'écrivait Pierre Chaunu il y a un quart de siècle⁽¹⁾, la France est un sujet, ou une personne (de féminine essence) ou bien encore un personnage dont la particularité est de véhiculer une "charge affective" puissante. Ne réduisons pas d'abord, jouant les esprits forts, ce sentiment, qui parfois existe loin au-delà de nos frontières et en des lieux dont on n'a pas idée, au chauvinisme de stades ou au nationalisme imbécile, véritable poison politique.

C'est d'autre chose qu'il s'agit, de subtil et de complexe, qui me paraît tenir à deux caractères historiquement affirmés : d'abord le jumelage, pour le meilleur et pour le pire, de l'unité et de la diversité, celle-ci au risque de la division, celle-là jusqu'au corsetage ; ensuite l'intrication de la France réelle et de son Idée, résultat d'une patiente alchimie ponctuée d'explosions (*coups* du sort ou de génie⁽²⁾) : pareil hermétisme, capable d'accorder les contraires et d'échanger, le temps aidant, des rôles pratiques ou des pôles symboliques, a surtout permis de compenser des faiblesses réelles par un envoûtement de l'Idée – exercice de haut vol dans lequel le général de Gaulle n'avait pas de rival. C'est peu

* Membre de l'Institut universitaire de France, professeur des universités (département des arts plastiques et sciences de l'art, université de Provence), écrivain et philosophe. Auteur d'une quinzaine d'ouvrages, il a notamment publié *La Terreur* (1990) et *La Pitié* (2000) chez Actes Sud. Dernières parutions : *La Grande Dispute* (Actes Sud, 2006), *L'Artiste ou la toute-puissance des idées* (PUP, 2007) et *Les Limites de l'œuvre* [sous la dir. conjointe de Pascal Navarro], (PUP, 2007).

(1) Pierre Chaunu, *La France*, Robert Laffont, 1982. (*Toutes les notes sont de l'auteur.*)

(2) Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*, t. 1, *L'Appel*. "J'ai, d'instinct, l'impression que la Providence l'a créée pour des succès achevés ou des malheurs exemplaires", Plon, 1954, p. 1. C'est moi qui souligne.

dire que Michelet a collaboré consciemment à la transmutation, à ce grand œuvre (je poursuis la métaphore d'une France sous le signe d'Hermès Trismégiste) d'une nation transfigurée par la *fédération*.

Dans la préface (1869) de son *Histoire de France*, Michelet écrit : "Le premier je la vis comme une âme et une personne⁽³⁾." D'où vient cette force vive ? Non pas de qualités innées, s'épanouissant d'elles-mêmes, mais d'un "puissant *travail de soi sur soi*". Et Michelet de préciser, visant Augustin Thierry : "La France a fait la France, et l'élément fatal de race m'y semble secondaire. Elle est fille de sa liberté⁽⁴⁾."

La France a fait la France, mais selon quel fil directeur, d'après quelle Idée régulatrice ? On connaît la réponse de Michelet : les deux puissances qui se croisent, s'affrontent, s'épaulent, voire fusionnent, pour bâtir une nation qui vit une bergère illettrée conduire l'armée sus à l'Anglais et mener un roi au sacre, sont le christianisme et la révolution. A Victor Hugo, Michelet écrit, le 4 mai 1856 : "Le Christianisme et la Révolution sont comme des angles saillants et entrants, symétriquement opposés, sinon ennemis⁽⁵⁾." Jeanne d'Arc est préfiguration de cette "éternelle Révolution" qui a contre elle l'Eglise. En retour, la Révolution de 1789 est incarnation et accomplissement "christomorphe⁽⁶⁾" d'une promesse de rénovation, dont le sens transcende le politique : "Etrange *vita nuova* qui commence pour la France, éminemment spirituelle, et qui fait de toute sa Révolution une sorte de rêve, tantôt ravissant et tantôt terrible... Elle a ignoré l'espace et le temps⁽⁷⁾." Cette phrase qu'aurait volontiers écrite Péguy, que Jaurès⁽⁸⁾ n'aurait pas désavouée et qui n'aurait vraiment gêné ni Albert Mathiez,

(3) Jules Michelet, *Histoire de France, Les Grands Monuments de l'Histoire*, Robert Laffont/Le Club Français du Livre, 1971, t. 6, p. 3.

(4) *Ibid.*, p. 6.

(5) Cité par Roland Barthes, *Michelet*, Le Seuil, 1954, p. 54.

(6) "La France est l'enfant sur l'autel, et toute la terre alentour. Enfant commun des nations, en elle toutes se sentent unies, etc.", Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française, Les Grands Monuments de l'Histoire*, t. 9, p. 104.

(7) *Ibid.*, p. 98.

(8) Voici, par exemple, ce qu'écrivait Jaurès dans l'introduction de son (toujours) admirable *Histoire socialiste de la Révolution française* : "Il nous plaira, à travers l'évolution à demi mécanique des formes économiques et sociales, de faire sentir toujours cette haute dignité de l'esprit libre, affranchi de l'humanité elle-même par l'éternel univers... Aussi notre interprétation de l'histoire sera-t-elle à la fois matérialiste avec Marx et mystique avec Michelet", Editions sociales, 1969, t. 1, p. 66.

ni Georges Lefebvre, ni même Albert Soboul ou Michel Vovelle, on se doute qu'elle perd tout charme pour Hannah Arendt et tout crédit pour un François Furet⁽⁹⁾ ... Dans la vision micheletiste, la Fédération générale du 14 juillet 1790 est comparable à la Cène d'une "religion nouvelle" : les différences de temps et de lieu ne se perdent pas, mais abolissent leur teneur agressive afin d'enrichir la substance *une* qui se pétrit au creuset de la France. De même que les "pays" se jettent dans les bras de la Nation, les événements et les acteurs du passé se montrent sous le jour de précurseurs, et l'inimitié fond comme neige au soleil, tandis que les peuples "sont tous élancés vers la France" et que l'Europe "voit Kant s'émouvoir" !

On peut sourire du lyrisme de Michelet, de sa naïveté philosophique et de sa rouerie d'anticlérical en quête d'un substitut mystique, dont il est tout prêt à être le pape. Pourtant, son *Histoire de France*, qui appartient autant et plus à la littérature qu'à l'histoire, n'aurait pas exercé une telle fascination, y compris chez les fondateurs des *Annales* et leurs successeurs, si, tramé dans l'imaginaire et sans doute adultéré par l'enjolivement légendaire, du réel ne s'y disait aussi, ne serait-ce que par le livre ouvert de la géographie⁽¹⁰⁾. Après tout, l'image du travail sur soi, à condition d'être débarrassée de son prolongement mythique⁽¹¹⁾, ne décrit pas mal la forge de l'Etat-nation à travers les siècles, l'arrangement plus ou moins forcé des parties et du tout, l'accouchement dans la douleur et l'enthousiasme d'un *discours de la France*, mi-vérace mi-trompeur ; elle a de surcroît le mérite de tuer

(9) A contre-courant de l'historiographie révolutionnaire de gauche (Mathiez, Lefebvre, Labrousse), souvent d'obédience communiste (Soboul, Mazauric, Vovelle) ou anarchiste (D. Guérin), François Furet veut rompre avec cette piété brûlante des passions politiques. Dans le sillage de Tocqueville, il considère que, l'épisode erratique de la Terreur mis à part, la Révolution s'inscrit dans le grand mouvement libéral qui soulève la France entre 1750 et 1850. Quant à Hannah Arendt, dans son essai *On Revolution* (1963), elle n'a pas de mots assez durs pour condamner le violent mythe français, à ses yeux dangereusement auratique, toute sa sympathie allant à la sobre "expérience de l'autonomie" des pères fondateurs américains. Trad. Gallimard, 1967 (*Essai sur la Révolution*).

(10) Je fais allusion au parcours dans les provinces qu'est le *Tableau de la France*, que la veuve de Michelet réédita (augmenté de "matériaux laissés par M. Michelet dans ses cartons") en 1886 sous le titre patriotique *Notre France*.

(11) "*L'homme est son propre Prométhée*" (souligné par Michelet), *Histoire de France*, *op. cit.*, p. 6.

dans l'œuf, en sublimant les espèces de la *convention* (la langue, les lois, la volonté), le fléau du *naturalisme* (la race, l'origine). Le peuple qui correspond à l'Etat-nation n'est pas un *Volk* ; il ne se définit pas par le sol et le sang, mais par le libre consentement à la *fédération* politique. Le citoyen, en contractant avec tous, contracte avec sa propre volonté. Le travail transhistorique de la France sur elle-même consiste à renouveler cette *alliance* (*fœdus*) : des volontés entre elles et avec l'Idée qui leur donne la règle transcendante et, simultanément, de chaque volonté avec soi. Cette construction séculaire, dont on conviendra qu'elle ne manque pas de grandeur, est-elle encore aujourd'hui à même de jouer son rôle fédérateur, alors qu'on souligne à l'envi le déclin de la France (moins de 1 % de la population mondiale !), l'échec de l'intégration républicaine "à la française", la disqualification et la marginalisation (d'aucuns disent la ringardisation) de l'Etat national mis en charpie par les forces dissolvantes de la mondialisation ?

Ne répondons pas de façon prématurée à cette question existentielle. Passons plutôt par le truchement d'historiens plus récents et plus rassis que Michelet. Dans les mêmes années 1980 paraissent trois synthèses qui se consacrent au sujet "France" : celle d'Hervé Le Bras et d'Emmanuel Todd, celle de Chaunu et enfin celle, monumentale et inachevée, qui est l'œuvre de la vieillesse de Fernand Braudel, *L'Identité de la France*⁽¹²⁾. Comme cela n'étonne pas, les auteurs se retrouvent sur des constats similaires : le domptage de la diversité⁽¹³⁾ mais aussi le gâchis d'une guerre civile chronique⁽¹⁴⁾, un talent,

(12) Hervé Le Bras et Emmanuel Todd, *L'Invention de la France*, "Pluriel", 1981 ; Pierre Chaunu, *La France*, op. cit., 1982. Les trois volumes de *L'Identité de la France* ont été publiés en 1986 chez Arthaud-Flammarion (Braudel est mort le 27 novembre 1985). Je mentionnerai aussi *l'Initiation à l'histoire de la France* de Pierre Goubert, Fayard-Tallandier, 1984. L'auteur, qui se risque à contrecœur hors de son cher XVII^e siècle, se dit "résolu à ne donner de la lente décadence de [son] pays à partir de 1914 qu'une vision subjective" (p. 10).

(13) Par exemple Chaunu : "Sa cohésion est à l'exacte mesure des forces qu'elle a dû vaincre" (p. 53). Fernand Braudel intitule son premier chapitre d'un mot de son maître Lucien Febvre : "Que la France se nomme diversité".

(14) Braudel : "Toute nation est divisée, vit de l'être. Mais la France illustre trop bien la règle : protestants contre catholiques, jansénistes contre jésuites, bleus contre rouges, républicains contre royalistes, droite contre gauche, dreyfusards contre antidreyfusards, collaborateurs contre résistants... La division est dans la maison française, dont l'unité n'est qu'une enveloppe, une superstructure, un pari" (I, p. 104).

servi par la géographie, pour résumer l'Europe, comme le montrent Chaunu et Braudel en s'appuyant sur les analyses des trois types d'organisations familiales de Le Bras et Todd : famille nucléaire comme en Angleterre, famille souche propre au monde germanique, famille patriarcale telle qu'elle prévaut en Italie. Et Braudel de conclure : "Seule la France les abrite largement toutes les trois. Une fois de plus, elle réunit, elle résume l'Europe⁽¹⁵⁾." *Oui, mais...* Il y a, au bout du compte, beaucoup de *mais* dans le bilan de la maison France que dresse l'historien. Celui-ci a beau se placer dans le sillage de Lucien Febvre et de Michelet et "partager" leur "passion sans limite⁽¹⁶⁾" de la France, cet amour charnel n'en est pas moins *critique*. C'est que la perspective multiséculaire, à l'inverse des événements qui peuvent éblouir, livre des vérités sans fard, structurelles. Il en ressort que la France, toujours en retard d'une innovation, a eu bien du mérite de se *faire* et de durer en triomphant de ruineuses dissensions et en compensant ses erreurs et ses équipées aventureuses. On retrouve cette intuition micheletiste du travail sur soi, mais plus prosaïquement déclinée.

Que la France ait manqué le coche de la Révolution industrielle⁽¹⁷⁾, "raté la mer⁽¹⁸⁾", qu'elle soit "mal placée" dans la division internationale du travail⁽¹⁹⁾ ne signifie pas qu'elle n'ait eu jamais devant elle une claire alternative et qu'elle ait fait preuve d'aveuglement. Cela veut dire bien plutôt qu'elle a battu les cartes et tâché de jouer au mieux sa partie avec le jeu qu'elle avait en main. L'Angleterre a misé sur le *sea power* parce qu'elle ne pouvait sans doute pas faire autrement, pendant que la France se "territorialisait" à la fois dans son économie de terroir et dans sa stratégie conquérante qui devait aboutir à la paranoïa désastreuse du Blocus continental. La terre et la guerre – ce que Bachelard aurait peut-être nommé le complexe de la frontière – ont dévoré l'histoire de France. La complexité indémêlable des facteurs qui, dans une situation historique, orientent, sinon dictent la direction, cet art consommé qu'a la contingence de s'indurer, de s'endurcir en un semblant de nécessité, l'épaisseur du concret dans sa durée, comme dirait Bergson, c'est tout cela qui constitue la voie "choisie" par cette communauté de destin qu'on appelle une nation. Au bout du compte, elle

(15) Braudel, I, p. 89.

(16) Braudel, I, p. 41.

(17) Braudel, III, p. 296.

(18) Braudel, III, p. 425.

(19) Braudel, III, p. 320.

choisit peu ou prou ce qui s'impose, la silhouette historique et politique qui émerge de ses fibres séculaires. Telle est la signification triviale du travail sur soi. Dans le temps historique, il n'existe pas de réussite parfaite, comme il n'y a pas d'échec irrémédiable. Ce qui fait le fort d'un pays, c'est aussi parfois son faible. Chaque réalité est bifide, a deux côtés : c'est la monnaie des échanges dans le temps et l'espace, de la confrontation avec le monde alentour, proche ou lointain.

Il faut avoir ce schéma en tête pour comprendre, par exemple, le sens de l'*humilité* historique de Lyon à partir de la fin du XVI^e siècle. Le "destin de Lyon⁽²⁰⁾", ancienne capitale des Gaules, seule rivale *possible* de Paris, ville d'Europe annexe de l'Italie marchande, ce sera, en dépit de sa prospérité et de ses succès, de s'habituer et d'habituer les autres à ce grade ambigu de "ville seconde". En ce sens, Lyon est "à elle seule, un difficile problème de l'histoire de France, peut-être le problème clef, sûrement l'indicateur clef". En un mot, le drame de Lyon, c'est de s'épanouir sur le plan international et de se subordonner (à Paris, à la logique nationale), donc de se brider à l'intérieur. Le destin de Lyon est, certes, lié à ce porte-à-faux ; il explique toutefois (autant qu'il est expliqué par) le drainage de la richesse et des insignes de la puissance vers Paris ainsi que la substitution comme "voie de l'Europe", dès la fin du XIII^e siècle, à l'"isthme français⁽²¹⁾" de l'"isthme allemand" – de Gênes et Venise à Londres et Hambourg en passant par Augsbourg, Bâle, Strasbourg, Nuremberg, Francfort, Cologne –, qui détourne vers le nord le trafic ; sans compter la concurrence, pour relier l'Italie à la Flandre, de la voie maritime par le détroit de Gibraltar. Malgré tout, Lyon, ville de foires et de banque, connaît son apogée au XVI^e siècle ; nombre de banquiers italiens y sont à demeure. Bien sûr, avec la soie, avec la participation de la ville rhodanienne à la Révolution industrielle, où elle prime vers 1860 dans toute une série de secteurs, Lyon affirme son dynamisme, mais son destin a été scellé au traité de Cateau-Cambrésis (1559), qui consacrait, au-delà des monts, la victoire du Habsbourg sur le Valois, alors que durant la même période l'Europe déplaçait son centre de gravité vers le nord et vers l'Atlantique.

Mais le sort de Lyon est révélateur aussi de ce que j'appellerais le mode d'être capitale de Paris. Lyon en a souffert plus que toutes les

(20) Braudel, I, p. 260. Voir également p. 226, 252-253, 262-265, ainsi que III, p. 218.

(21) Les foires de Champagne et de Brie sont, aux XII^e-XIII^e siècles, le carrefour des trafics et de la vie économique de l'Europe.

autres villes parce qu'elle aurait eu les moyens et les atouts d'une capitale alternative si... les choses s'étaient présentées un peu autrement ; ce qu'on ne peut dire de Toulouse, longtemps seule grande ville terrienne en France, ni de Marseille, qui ne relèvera du roi de France qu'en 1482 et sera introduite dans le sérail des échanges du Levant par l'Empire ottoman lui-même en *deal* avec François I^{er} (le premier établissement marseillais à Istanbul est fondé en 1530), sachant que le déclin de Venise aura facilité l'intronisation de Marseille dans un rôle économique et historique qui, sans doute, profite à la France, mais aussi sépare le port méditerranéen d'un noyau dur français tirant vers le nord-ouest. Dès le Moyen Âge, la domination économique de Paris dans un rayon de 40 à 50 kilomètres est chose constante. Sur des cercles concentriques prospèrent *avec mesure* des centres qui ne vivent que de pousser vers le centre le bois, le foin, les bestiaux sur pied, l'avoine, le blé, mais avant tout les hommes. Paris suscite et limite ces relais. Elle les fait vivre en les empêchant de regarder ailleurs et de rêver un épanouissement propre. Il s'agit de Pontoise, de Dreux, de Melun, de Meaux, de Provins, de Nogent, et au-delà d'Orléans, de Troyes, de Vitry-le-François, de Reims, de Compiègne, pour ne citer que quelques villes. "Des siècles durant, écrit fortement Braudel, Paris a bâti, bousculé, infléchi, contrarié aussi le destin d'ensemble de la France⁽²²⁾". Comment ne pas ajouter, renversant pour une fois la formule : pour le pire et pour le meilleur. Car si ces villes *suivantes* ont été empêchées de jouer leur carte, tout en tirant bénéfice de leur proximité de Paris, elles ont tissé ensemble autour de la capitale le réseau qui a porté son rayonnement en pourvoyant à sa vie matérielle. Encore une fois, pas de travers sans prouesse, et réciproquement. On peut regretter que la France ait suivi un chemin qui conduit à la topique binaire que la Révolution hérite des rois et que celle-ci s'efforce d'exorciser en proclamant l'unité indivisible de la République, soit l'opposition entre Paris et *la*⁽²³⁾ province ; on sait cependant que le phénomène

(22) Braudel, I, p. 233.

(23) La province grise, uniforme, qui résulte de la départementalisation et de la centralisation dite "jacobine" n'est pas la même chose que les provinces, lesquelles, au contraire, portaient haut leurs particularités, voire leur particularisme. Pour être plus proche de la réalité, on devrait sans doute constater la superposition des deux tonalités : alors que les villes petites et moyennes se sont "provincialisées", les terroirs ont longtemps continué de résister à l'uniformisation, jusqu'à devoir affronter une tout autre menace, la "fin des paysans".

n'est pas séparable d'un ensemble complexe de facteurs, plus subis que voulus, dont on pourrait, pour les besoins d'une schématisation rapide, ramener l'équation à l'allure pluriséculaire de l'économie française comme "économie paysanne" jusqu'au XX^e siècle inclus.

A la veille de la Révolution, 80 % des quelque 29 millions de Français vivaient en milieu rural ; et jusqu'en 1931, année où les tendances s'inversent, les villes ont pesé moins lourd en hommes que les campagnes. Tout s'est depuis longtemps organisé autour de Paris, immense ferme avec ses dépendances et ses écuries, lieu révérend de pouvoir, d'administration, de justice, foire aux vanités aussi et arbitre des élégances, pépinière de gens de lettres où le talent côtoie le libelliste affamé, l'auteur stipendié et l'entremetteur qu'on ménage, certaines plumes, ensemble illustres et serviles, se mettant en tête de jouer toutes les parties (est-ce que cela a beaucoup changé⁽²⁴⁾ ?). A Paris beaucoup plus que partout ailleurs en Europe, civilisation (le processus de) a signifié *curialisation*, selon la démonstration de Norbert Elias⁽²⁵⁾. Il faut des princes pour faire compagnie à nos intellectuels, soit qu'ils les dépècent à belles dents, soit que leur narcissisme soit flatté d'une fréquentation de pair à pair. Personne, ni Schiller, ni Mozart, ni Rousseau, pourtant sévères avec le parisianisme de leur temps, n'aura eu de jugements plus terribles que Stendhal, poursuivant de sa vindicte, dès ses premiers livres, *Histoire de la peinture en Italie* (1817) et *Racine et Shakespeare* (1823-1825), l'obséquieuse politesse française qui stérilise la véritable émotion créatrice. Paris Janus, donc, ville des Lumières autant que de la frime clinquante ; ville sociale, géniale, anticipatrice, mais aussi paroisse étriquée, coupée des courants extérieurs, sourde à force d'entendre ses voix et sa louange. Paris qui, à l'heure du monde et des grandes régions, paraît souvent plus provinciale que sa province en raison même de ses gènes d'infatuation... Paris qui continue de souffrir, depuis un demi-siècle, de s'être fait voler par New York l'"idée d'art moderne", ainsi d'ailleurs que l'emplacement de son incarnation universelle⁽²⁶⁾.

Rater la mer, ne pas prendre à temps le train du capitalisme et de la Révolution industrielle, n'avoir "pas réussi à s'insérer dans la géographie

(24) Du Lousteau des *Illusions perdues* de Balzac à BHL et autres FOG, l'itinéraire n'est-il pas droit ?

(25) Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs, La Dynamique de l'Occident*, Agora Pocket, 2006.

(26) Serge Guilbaut, *Comment New York vola l'idée d'art moderne*, Editions Jacqueline Chambon, 1996.

privilegiée du capitalisme européen⁽²⁷⁾ (en partie, mais en partie seulement, pour avoir choisi Paris et avec elle la *politique* et la terre immobile contre les canaux et les flux d'une *économie-monde*) – cela fait, dira-t-on, bien des points faibles et autant de blessures d'amour-propre. "N'est-ce pas, écrit Fernand Braudel, à la fois le charme et le malheur de la France de ne pas avoir été gagnée, ce qui s'appelle gagnée, par le capitalisme⁽²⁸⁾ ?" A la question, pourtant, de savoir si notre pays eût, sur la longue durée, été mieux inspiré en se passant de l'Etat unitaire pour vivre "à la seule échelle des régions", l'historien répond négativement, même s'il souligne la "dissymétrie presque catastrophique" de la prééminence de la France d'oïl⁽²⁹⁾.

Les mérites objectifs ne font pas automatiquement qu'on aime. Aimer un être (une personne, une ville, une œuvre, un pays), c'est préférer les défauts de ses qualités, cultiver l'imparfait, s'attendrir sur ce qui rend cet être exposé, vulnérable, précieux. La France s'est débrouillée comme elle a pu, pas si mal, et elle a tout de même été, sous bien des aspects, favorisée. Dans le travail qu'elle a réalisé sur elle-même, en y associant heureusement au fil des siècles de nombreux migrants, elle a fait preuve à la fois de ténacité et de légèreté. A tout prendre, le vrai lieu de sa réussite, c'est peut-être la construction même de son *muthos* : d'un récit qui, sans doute, l'amène à surjouer son personnage, à se "raconter des histoires", mais qui, par l'autre aspect, a l'avantage de gager l'identité sur une relation *chaude* et *réflexive*. Le meilleur de l'*unité*, c'est lorsqu'elle n'est pas imposée par la contrainte extérieure, mais qu'elle provient de l'*identité* qui à la fois la reflète et la conforte.

Si, comme c'est mon cas, on attache du prix à l'identité de la France, on ne participe pas à la curée idéologique contre l'Etat national, convaincu toutefois qu'il s'agit d'une figure politique historique, donc transitoire. On n'a pas, non plus, la moindre faiblesse pour les variantes du "souverainisme". Ni la France, en tant qu'instance, ne saurait disparaître, soi-disant pour laisser les régions dialoguer à l'aise comme des grandes avec le vaste monde et contracter entre voisines⁽³⁰⁾ ; ni elle ne doit, crispée sur son passé, ignorer les forces réelles de l'époque en organisant son auto-enfermement, aussi hautain que ridicule. Elle n'est ni à brader, ni à naturaliser emphatiquement dans le

(27) Braudel, I, p. 253. Voir également II, p. 145 *sq.*

(28) Braudel, III, p. 420.

(29) Braudel, I, p. 278.

(30) Ce qui, ai-je besoin de le préciser, est non seulement légitime, mais souhaitable !

formol des Déroulède du jour. Ce n'est pas parce qu'on refuse qu'elle soit mise à l'encan et jetée en pâture au *merchandising*, qu'on s'opposera aux nécessaires mutations *transnationales*.

Si, comme Braudel nous donne des raisons de le penser, l'identité de la France est une réalité transhistorique solide malgré ses faiblesses, elle continuera d'exister en se prêtant à d'autres avatars et, surtout, en mettant, dans son propre intérêt bien compris, ses énergies et ses talents au service de la seule cause qui puisse la grandir, l'intégrer sans l'abolir, la construction de l'Europe politique : telle que cette configuration *inédite*, malencontreusement stoppée par le récent vote français, soit autre chose (plus et mieux) qu'une simple coopération de nations souveraines, un marché unifié et parcouru par les frissons de l'hyperlibéralisme ou un super Etat-nation à l'image des Etats-Unis. L'identité de la France sera liée demain à la formule politique qui sortira de l'Union européenne. Mais si par malheur cette "fédération" politique échouait lamentablement, comme on a parfois des motifs de le craindre, alors, de tous les ratés français depuis le XIII^e siècle, ce ratage de l'Europe serait le pire.